

Yeux fertiles

Numéro 64, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (64), 127–136.

Anne Hébert

Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais

Seuil, 1995, 90 p.

Chaque nouvelle publication d'Anne Hébert est attendue avec impatience par ses nombreux lecteurs. Rares sont ceux qui ne sont pas touchés par cet univers étouffant dans lequel se débattent ses personnages afin d'accéder à la lumière du monde. *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais* ne fait pas exception à cette constante à laquelle nous a habitués madame Hébert. Nous y retrouvons les thèmes de l'enfance, de la nature, de l'étranger, leitmotif qui parcourent l'ensemble de son œuvre, mais surtout, et cela est nouveau, une assomption à la vie adulte de la part du personnage principal, la jeune Clara.

Le récit commence par une brisure: Aurélien enterre sa femme morte en couches. Ce tragique événement lui fera perdre la foi: «Ni Christ, ni Église, ni rédemption de la chair, Aurélien avait perdu la foi ainsi qu'on perd la clef de sa maison et on ne pourra jamais plus rentrer chez soi.» (p. 9) Cette cassure, qui ouvre le récit, entraînera Aurélien dans un univers de silence où «la révolte et les larmes» sont tenues à distance et inscrira tout le drame à venir dans une sorte de fatalité à rebours. Nous pourrions établir un certain parallèle entre *Kamouraska* (l'agonie de Jérôme Rolland sera l'occasion pour Élisabeth d'Aulnières-Tassy de faire le bilan de ses amours malheureuses), *Les enfants du sabbat* (la promesse des vœux de sœur Julie de la Trinité suscitera chez elle une remise en question de sa vocation), *Le premier jardin* (le retour de Flora Fontagnes dans sa ville natale réveillera en elle de vieilles blessures qu'elle croyait oubliées), *L'enfant chargé de songes* (le séjour de Julien à Paris lui fera prendre conscience de sa quête inutile). Dans tous ces romans, le récit premier devient l'événement déclencheur d'un drame intérieur qui emportera les personnages dans une tourmente jusqu'à l'éclosion de la lumière ou de la mort.

Un autre parallèle intéressant que nous pourrions faire est la fonction commune que plusieurs de ces personnages assument. À l'instar de la «grande Claudine» dans *Le torrent* qui élève seul son fils François, Pauline dans *L'enfant chargé de songes* qui s'occupe seule de ses deux enfants, Julien et Hélène, Flora Fontagnes dans *Le premier jardin* qui elle aussi élève seule sa fille Maud, Aurélien s'apprête à revêtir cette fonction. Mais cette relation privilégiée, père-fille, mère-fille ou mère-fils-fille, débouche irrémédiablement dans un cul-de-sac tant la possession

de l'unique parent est grande. L'enfant étouffe dans cet univers « fermé comme une pierre ». Pour s'arracher à cette influence néfaste, les jeunes personnages prendront les moyens nécessaires – parfois violents – (la mort de Claudine Perrault par le cheval fou, Perceval, les fugues de Maud, les désobéissances de Julien et d'Hélène en suivant Lydie) afin de briser leur vie « douce et monotone ». Cette problématique nous est connue : un événement extérieur, un étranger ou une étrangère vient bouleverser l'ordre du monde.

Avec *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, madame Hébert renouvelle et enrichit ce thème de l'enfance en y insérant une dimension qui, dans ses œuvres antérieures, n'était que sous-entendue : le passage serein de l'enfance à la vie adulte chez son personnage principal. L'étranger que nous retrouvons dans les œuvres précédentes, comme élément catalyseur faisant basculer l'enfant dans un monde « étrange », prend moins figure d'imposteur ou de « voleur d'enfants » ; il perd son triste titre de « cause du grand malheur ». Il n'est plus à l'origine de tous les maux ; il est relayé à un faire-valoir.

Déjà dans *L'enfant chargé de songes*, Julien, après son voyage initiatique à Paris à la recherche du sosie de Lydie (Camille Douve), décidait d'assumer ses nouvelles responsabilités de père en revenant avec Aline, « cette source et ce commencement », mettant ainsi une croix sur la poursuite d'une image fugitive de son enfance ; il faisait le choix d'entrer dans cette vie d'adulte, bien que son enfance frissonne toujours en lui. Dans *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, madame Hébert va plus loin dans sa recherche en unifiant d'une manière magistrale, et avec le talent que nous lui connaissons, le désir irréversible de Clara de « se marier avec le Lieutenant anglais » d'une part, et le chant d'amour de la nature entière « où des myriades de voix lui font cortège » (p. 50) qui participe aux noces de la jeune fille, bien que celle-ci se prépare à « trahir en secret » son père (p. 64). La cassure que vit Aurélien depuis la mort de sa femme, manifestée, entre autres, par ce débordement de la rivière qui noie « sa récolte qui pourrit sur pied » (p. 67) est totale ; il demeure impuissant devant cette nature déchaînée et doit se contenter de planter des piquets afin de vérifier l'eau qui monte et d'évaluer l'ampleur du désastre. Cette même rivière dévastatrice pour Aurélien, cette rivière en crue qui charrie « des branches cassées, des bouts de bois, toutes sortes de débris sans nom venant des berges inondées » (p. 87) dans un lourd fracas, est complice du désir incontrôlable qui porte Clara. « Je le ferai. Je le ferai. Je le ferai. Je serai

la femme du Lieutenant anglais» (p. 67-68), répète-t-elle en attendant que la pluie cesse.

Même si Clara est heureuse dans cette douce campagne, hors du monde, qu'elle connaît tous les chants des oiseaux, qu'elle les imite parfaitement, elle sait qu'elle n'a plus le choix : elle doit aller de nouveau rencontrer cet étranger qui lui a acheté ses seaux et des cartons de fraises. Une force inconnue la pousse à accéder à un monde étrange, peuplé de mystères. L'enfance est terminée ; il faut s'en faire une raison. Comme Julien qui décidait difficilement, il est vrai, de finir au plus tôt sa quête dérisoire d'un merveilleux souvenir d'enfance en prenant la décision d'assumer ses responsabilités de père, Clara accueille tous ces mystères dans un abandon total, bien qu'elle ignore où ils la conduiront. La pulsation de la vie en elle et autour d'elle la presse de franchir un interdit qu'elle ne peut encore nommer, mais qui la transporte malgré elle comme un appel irrésistible. De même que la rivière a besoin d'envahir les champs de son père pour se libérer de ses eaux, de déborder de son lit, quitte à ruiner des années de dur labeur dans un fol excès du Ciel, Clara sait ce qu'elle doit faire si elle veut demeurer partie prenante de la nature. « Elle n'a pas ouvert les yeux. Elle n'a pas dit une parole. Elle l'a laissé faire ce qu'il voulait faire d'elle. Elle a appris de lui ce qu'elle devait apprendre de lui, de toute éternité. Clara n'a eu qu'un seul petit cri d'enfant qui meurt lorsqu'il est entré en elle. » (p. 81)

Dans une critique précédente sur *L'enfant chargé de songes*, nous avons fait référence à ce thème de l'enfance dans l'œuvre de madame Hébert en nous demandant si cette période de vie était bénéfique ou maléfique. En lisant *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, la question ne se pose plus. « Mais voici que l'œil d'Aurélien se fixe soudain sur une rangée de soleils abattus, le long du poulailler. Parmi les tiges, fleurs et feuilles flétries, au cœur même de chaque grand tournesol, la petite face brûlée de sa fille n'en finit pas de se montrer et d'apparaître pour la damnation d'Aurélien. » (p. 86)

Pendant qu'Aurélien cherche « l'âme du désastre », il réalise au retour de Clara chez le Lieutenant anglais qu'il a eu en face de lui « une femme étrangère qui lui était contraire, à la place de la petite fille qu'il était accoutumé d'avoir dans sa maison » (p. 86), Clara, « une adolescente » (la seule fois où nous retrouvons ce mot), « dort, tandis que le crépitement léger de la pluie, sur les feuilles et sur le toit, pénètre sa nuit, la berce doucement, se glisse jusque dans ses songes les plus étranges ». (p. 89) Quant au Lieutenant anglais, il « lui faut suivre sa loi profonde et fuir avant

qu'il ne soit trop tard» (p. 87), lot depuis sa naissance, initiateur coupable de la vie.

L'ordre du monde est respecté. Ce dérèglement passager de la nature où Clara en vient «à confondre le propre battement de sa vie avec la pulsation de la rivière» (p. 65) se perdra dans le plein océan à l'horizon immense. La rivière se retirera des terres d'Aurélien, comme sa petite fille de sa vie, laissant un Aurélien hébété devant «l'incompréhension totale de ce qui lui arrive». (p. 85) La vie, encore une fois, est première. Avec *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, madame Hébert prouve hors de doute qu'un écrivain peut approfondir sa recherche dans sa quête d'écriture. Bien que «l'enfant» continue de crier «dans nos veines», comme elle l'écrit dans son recueil de poésie *Le jour n'a d'égal que la nuit*, Anne Hébert nous offre avec son dernier récit un enrichissement du thème de l'enfance dans une œuvre déjà fort riche en qualités de toutes sortes. Ce récit serré au style épuré et à la maîtrise parfaite de la langue nous poursuit longtemps, une fois sa lecture terminée. La nature, matrice de lumière pour Clara et demi-jour pour le Lieutenant anglais, emportera ces deux personnages dans son mouvement parce qu'ils auront été à l'écoute de leur ferveur, alors qu'Aurélien demeurera étranger à la vie parce qu'il aura refusé la pulsation d'un mystère insaisissable, s'entêtant à planter ici et là des piquets afin de mesurer «l'ampleur du désastre». Seule Clara et, à un degré moindre, le Lieutenant anglais accèderont au mystère en s'abandonnant au désordre amoureux qui les transportera dans un monde qui leur échappe, mais dans lequel ils ont été appelés de toute éternité. Madame Hébert nous convie à la vie qui «ressemble au jour». Mais seules les personnes chez qui la vie est première y ont accès. Mademoiselle est de celles-là : son urgente passion de transmettre le savoir du monde à Clara en est un bel exemple, même si la vie aura été pour elle capricieuse comme un enfant.

Michel Gosselin

Louis Hamelin

Betsi Larousse

ou l'ineffable eccéité de la loutre

XYZ éditeur, 1994, 271 p.

Tout d'abord, on s'étonne du sous-titre de ce livre : *l'ineffable eccéité de la loutre*. Selon le *Petit Robert*, l'eccéité est un principe de scolastique «qui fait qu'une essence est rendue individuelle». Du point de vue de l'existentialisme, ce serait le «caractère de ce qui se trouve ici ou là». On m'a affirmé à plusieurs reprises qu'il y avait quelque chose d'humoristique dans cette formule. Or, lorsqu'on a lu le roman, on finit par se demander si ce n'est pas un autre de ces lénifiants calembours qui nous bondissent dessus au détour des pages. À ce moment-là, il faudrait lire : Betsi Larousse ou l'inexprimable nécessité de la foutre. Quand on connaît un peu l'œuvre de Louis Hamelin, cela a du sens. Il est même possible que l'auteur ait ainsi voilé son propos uniquement pour que nous ne réalisions pas tout de suite que ce livre aurait pu s'écrire en une seule phrase.

Le lecteur averti n'ignore pas que les productions d'Hamelin sont, par essence, affaires de baise. Dans chacun des livres de ce romancier, on trouve d'abord un Narcisse musclé, sachant manier carabines, haches, masses et queues de billard. Puis, il y a la pulpeuse femelle de service, aussi cloche que possible et bandante à souhait. Pour compléter le tout, un illuminé maladroit, mais prétendument génial, sert de faire-valoir au bellâtre pourchassant la sulfureuse idiote. Par ses maladresses et son incapacité à plaire, cet attendrissant spécimen révèle le grand séducteur à la greluche, qui se montre généralement réticente au début. Il faut bien que l'auteur noircisse ses trois cents pages.

Dans le texte qui nous occupe, l'Adonis narrateur se nomme Marc Carrière et il est sculpteur (une autre fois, ce sera peut-être Yvon Laflamme, pompier). Le nom de la fille constitue le titre, tandis que le pathétique greluchon qui les accompagne fait le commerce des roses et se nomme Yvon Lépine (attention, calembour). Évidemment, le seul intérêt du livre consiste à savoir si Carrière réussira à sauter la chanteuse en fugue. Cela se passe au fond des bois, au nord de La Tuque.

Cependant, avant la rencontre de nos trois protagonistes, il se produit un événement digne de mention par son invraisemblance radicale. À la page 26, le narrateur, au volant de sa voiture, fonce sur un orignal. Étrangement, celui-ci s'envole et passe à travers le pare-brise pour aller se poser, dans une position prati-

quement assise, sur le siège du passager. Le conducteur s'en tire sans une égratignure. Qui plus est, il garde la maîtrise de son véhicule et continue de rouler ! Comment un orignal peut-il passer à travers un pare-brise sans toucher le conducteur et sans l'obliger à s'arrêter ? La chose est physiquement impossible. On me dira que toutes les fantaisies sont permises en littérature. Je veux bien. Encore faut-il qu'on puisse y croire.

Après l'accident, Carrière se rend à Saint-Tite en plein festival western. Il y retrouve par hasard un vieil ami, Lépine. L'abominable homme des roses. Celui-ci provoque la rencontre avec la chanteuse néo-country et le trio, après une brève incursion dans la roulotte d'Oscar Thiffault, part dans le bois pour le week-end. C'est d'ailleurs Thiffault qui fournit la trame sonore de ce roman forestier dans lequel Picasso nous est décrit comme un grand visionnaire de la récupération (p. 23). L'auteur fait même mention quelque part de « Raymond Roussel en Afrique ». On est cultivé ou on ne l'est pas.

Dans l'ensemble, *Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre* n'est pas un mauvais livre. Pas un bon non plus. Plutôt moyen, comme les autres ouvrages de Louis Hamelin, à l'exception de *Ces spectres agités* qui m'avait paru entièrement raté. On doit bien reconnaître qu'il y a ici une amélioration du côté de la syntaxe et du vocabulaire. Au lieu de faire de l'esbroufe comme avant, Hamelin a choisi ses termes avec plus de minutie et construit des phrases à la structure plus simple, évitant que le lecteur ne décroche à tout moment.

Bien sûr, un texte de Louis Hamelin comporte toujours sa part de faiblesses et de démagogie. La cocaïne devient « cristaux roboratifs » (p. 38) et nous assistons au triomphe de « l'impuissance à la puissance x » (p. 55). On doit subir de petites leçons de zoologie comme celle de la page 111, où l'on tient absolument à nous faire savoir que les mésanges zinzinulent, ou comme celle de la page 125 sur les landes désolées de la Provence et le tétras des savanes. On rencontre aussi, à la page 126, ce bout de dialogue qui ne passera pas à l'histoire :

- Une tasse de café, mon vieux ?
- Un peu, mon neveu.
- Tu parles, Charles.

Néanmoins, le fait que la langue employée dans *Betsi Larousse* colle davantage à la trame du récit que celle des publications antérieures rend la lecture plus agréable. Toutefois, même si les premières fanfaronnades hamelinienes ont rapidement séduit les faiseurs de stars, on peut attendre davantage de cet

auteur qui n'est pas dépourvu de talent. Du moins, son dernier roman nous permet-il d'espérer qu'un jour, s'il continue sur la voie de la sobriété langagière, Hamelin parviendra à nous surprendre en publiant un vrai bon livre.

Daniel-Louis Beaudoin

Jean-Pierre Boucher

La vie n'est pas une sinécure

Boréal, 1995, 174 pages

M. Jean-Pierre Boucher est une manière de veau à cinq pattes, je veux dire une chimère: critique et professeur, cette double fatalité de cafard et de cuistre ne lui interdit pas d'avoir un joli brin de plume. Et il a le sens de l'humour, pour renfort de potage: autrement, vous pensez bien que je ne me serais jamais permis... Il sait mener une histoire, manier une intrigue, fiancer les situations et marier pour le meilleur les épisodes les plus piquants. M. Boucher a écrit une étude sur la nouvelle, *Le recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur* (Fides, 1992) dont on m'a dit beaucoup de bien. Hélas ma bêtise, en passe de devenir proverbiale¹, ne me permettra pas d'y trouver mon profit, et je m'abstiens de lire cette étude: à quoi bon, puisque je n'y comprendrai rien! *O debiles hominum mentes!* Tant pis, je me ferai une raison.

On parle, en quatrième de couverture, à propos de certains textes, d'un «délire quasi kafkaïen». Je n'ai lu Kafka qu'en traduction – grosse bête, va! –, ce qui n'est pas lire, ou si peu! Mais j'ai trouvé que les ravigotants récits de M. Boucher sont, à mon palais comme à mes nerfs, un breuvage tout à fait *dékafkainé*. Je lis le français par exemple, et, plutôt d'accord avec M. Arouet, j'estime que tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux, même si beaucoup de grimauds s'y opiniâtrent. Bon. Je n'insiste pas sur le fait que j'ai aimé son livre, cela pourrait le desservir auprès des aréopages des Gros Malins. Je le lancerai donc sur certaine métaphore malheureuse, afin qu'il puisse exciper devant les Intelligents des vespéries de la Grosse Bête. «Jésus mon sauveur, sauvez-nous de la métaphore», écrit Paul-Louis Courier². Je ne jetterai pas la première pierre, étant moi-même moult grand pécheur; et pénitent toujours sincère, et toujours, dans la sentine du vice, retombé. Je comprends cette recherche, parfois extravagagée, de l'expression originale. Et puis, le goût! Qu'est-ce que c'est que ça, le bon, le mauvais goût? Le goût est

une chose insaisissable, et peut-être arbitraire, son essence ne se laisse pas capter, car on dirait que toutes nos catégories mentales sont poreuses – ô le haut goût, ce grand évaporé, ce grand Précieux dans ses vapeurs ! Cela dit, je trouve gauche, p. 120, cette « longue main souple du courant (qui) l'appelait à travers le feuillage de son enfance ». Il faut laisser ces pacotilles à la collection Ramène-l'Échelle de XYZ, père Noël ivre qui glisse des joujoux d'un sou dans les petits chaussons de la littérature québécoise. Là n'est pas l'intérêt du livre de M. Boucher, et de tels écarts sont peu nombreux. Ce qui m'a plu dans le recueil, c'est la variété des procédés mis en œuvre autour d'une idée-force, la maladie et la mort. Onze récits, pas de redites : cela change des resucées que nous servent beaucoup de nouvellistes. Il y a deux récits-suspense, dont l'un est découpé à la mode cinématographique ; M. Boucher s'y montre un tailleur expert et habille sur mesures une intrigue baraquée en hercule. Un récit épistolaire réjouissant, où l'on prend le contre-pied du jogging. Un autre, d'une poésie un peu mièvre, mais touchante – comme tous les bêtas, j'ai un cœur de midinette. L'histoire d'un oncologue – morticole d'entre les morticoles – qui meurt du sida, d'une écriture très maîtrisée et pleine d'émotion vraie. Bref, le diable m'emporte si M. Boucher n'est pas un écrivain !

Il y en a au moins un autre, d'écrivain, mais je n'en parlerai pas :

... bien que je l'admire,

Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis

*De louer ses amis*³.

Je n'ai pas nommé M. Daniel-Louis Beaudoin, qui m'a traité de cabotin, en ces lieux mêmes (*Mæbius* n° 62). Voyez-vous ça ! Je suis à la fois la Grosse Bête et le Cabot... c'est beaucoup, pour un pauvre poète ! Mais, beau prince et jolie princesse, je passe l'éponge et je ne tirerai pas une juste vengeance de son *Portrait d'une fille amère* dont, en pinaillant, je pourrais dire un peu de mal. Le cher Daniel ! Enfin... je n'ai pas vu ce garçon déchaussé, mais sa plume est fourchue – d'ailleurs, sa silhouette est d'un faune.

Notes

1. *Lettres québécoises*, n° 76, hiver 1994, p. 40.

2. P.-L. Courier, *Pamphlet des pamphlets*, pléiade, 1951, p. 211.

3. La Fontaine, *Œuvres diverses*, Pléiade, 1958, p. 525.

Marc Vaillancourt

Pierre Caron

Marie-Godine

Libre Expression, 1994, 418 pages

En 1983, Pierre Caron publiait à Paris, aux Éditions Acropole, un roman historique intitulé *Vadeboncœur* et présenté, dès sa parution, comme le premier tome d'une trilogie (*L'érable et le castor*). L'auteur, qui signait alors Saint-Arnaud Caron, annonçait déjà la prochaine publication de deux ouvrages : *Marie-Godine* et *Les Desgagnés*.

Il faudra pourtant attendre onze années pour que paraisse, au Québec cette fois-ci, la suite de *Vadeboncœur*. Le premier tome couvrait les années 1666 à 1696. *Marie Godine* reprend en 1711 et se termine en 1759 avec la bataille des Plaines d'Abraham.

Contrairement à ce que le titre laisse supposer, il ne s'agit pas ici de l'histoire de Marie-Godine. Bien sûr, la jeune fille traverse le roman comme un fil conducteur, mais il faut attendre les tout derniers chapitres pour la voir devenir le personnage central du récit. Il ne s'agit pas non plus d'une saga familiale où les membres d'un clan, unis par les liens du sang, s'entraident, se déchirent, s'aiment ou se détestent. Il s'agit plutôt d'une suite bien orchestrée de destins personnels. Ainsi, la belle Louise-Noëlle survivra douloureusement à un viol qui n'a jamais eu lieu. Le grand père, Vadeboncœur, ira au bout de son rêve et le paiera de sa vie alors qu'Olivier, parti en France, héritera d'une fortune. Il y aura également Anjénim, l'Indien, puis Marie-Godine et plusieurs autres. Ces personnages attachants prennent tour à tour la vedette, poursuivant des quêtes individuelles sans aucune prise sur celles des autres. Cette façon de procéder donne parfois un récit hachuré où le rythme tient plus de la nouvelle que du roman.

Très de son temps, comme tout roman historique qui se respecte, *Marie-Godine* souscrit complètement aux idéologies des années 90 marquées par l'individualisme, une grande « rectitude politique » et un sentiment de culpabilité qui hante le mâle de race blanche. À cet égard, le roman est prévisible. Tout y est, de la méchanceté des Blancs à la fidélité indéfectible du jeune Métis en passant par l'affirmation de la femme. Par ailleurs, la facture même du roman qui, en s'attachant aux destins individuels, isole chacun des personnages, témoigne de l'individualisme de cette fin de siècle.

De nombreux retours en arrière et la manie de l'auteur d'étaler son savoir ralentissent considérablement l'action. Pierre Caron a fait beaucoup de recherches pour écrire ce livre et il veut

que ça se sache. Son récit sera donc abondamment truffé de détails sans aucun rapport avec l'intrigue. Ces détails, mal gérés, pèsent souvent sur le récit qui compte par ailleurs des pages remarquables. Pensons, par exemple, à la naissance de Marie-Godine sur un banc de glace ou à l'expédition de Vadeboncœur.

Bref, ce roman historique ne réserve aux adeptes du genre aucune véritable surprise. Les néophytes, par contre, y trouveront sûrement leur compte.

Louise Simard